

La musique de film

Réal La Rochelle et Marcel Jean

Numéro 67, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22842ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

La Rochelle, R. & Jean, M. (1993). La musique de film. *24 images*, (67), 17–19.

LA MUSIQUE DE



A Zed and Two Noughts. La musique comme source et modèle du cinéma de Peter Greenaway.

L'œil écoute, disait McLaren autrefois.

Mais encore aujourd'hui, c'est à voir...

Troublant paradoxe que celui de la musique de film. Ou bien on ne l'entend pas, ou faiblement. Ou bien on l'entend trop.

On l'entend tellement trop dans plusieurs films que le *New York Times* s'en est ému récemment, par le biais de l'article de David Keeps, «When the marriage between film and music sours» (4 avril 93). — «Ces derniers temps, affirme Keeps, les bandes sonores de films sont construites suivant l'évangile du Top 40, et emballées pour la génération de MTV et de Madison Avenue».

Si les musiques de film visent ainsi les classements du «billboard», est-ce à dire que les films ne sont devenus que les produits dérivés du disque et de la radio, plutôt que l'inverse? *Boomerang*, le dernier film d'Eddy Murphy, s'écroule après quelques petites semaines en salle, mais le disque de ses tubes tient la haute cote du Top 40 pendant neuf mois.

À l'autre extrémité, quand la musique de bons films est riche et parfaitement intégrée à la bande sonore et au montage/images, on dirait qu'on ne l'entend plus, ou si peu. Même de purs et durs cinéphiles, sur ce terrain, n'ont pas d'oreille, et leur œil n'écoute pas... Le paradoxe s'épaissit, si on considère que la génération des jeunes cinéphiles a pourtant une forte culture sonore; depuis qu'ils sont bébés, avant même de passer à la nourriture solide, ils ont le «walkman» fixé aux oreilles.

Je ne crois pas à la thèse affirmant que ce bidule, mère de tous les sons, les ait rendus sourds. C'est peut-être plutôt que la soi-disant «civilisation de l'image» est plus impérialiste et totalitaire qu'on veut bien le croire. Les sons qu'on écoute ardemment, en mode radio/phonographique, semblent perdre leur volume et leur poids dans leur association avec l'image. Même une bonne part de la critique et de l'exégétique ignore tout de la musique filmique. Pas un mot, dans les hebdomadaires culturels par exemple, de l'extraordinaire bande sonore de *The Top of His Head*, de Peter Mettler; ou encore tel interviewer, devant un Jim Jarmush répétant qu'il est un musicien frustré et que ses films sont des compositions musicales, n'arrête pas de ramener le cinéaste à ses exploits «visuels». Dans les études

filmiques, pour des montagnes de mémoires sur l'«iconique», à peine de petites ondes sur l'«auricularisation» des films, de sorte que même un Michel Chion a bien du mal à faire entendre ses thèses sur l'*audio-vision*. On le révère, mais sa voix continue à prêcher dans le désert.

Bribes de conversations au Café de la Critique, rue Beaubien:

— «J'ai «vu» *Barton Fink*», dit-il.

— «Hier soir, on a «visionné» *The Last Temptation of Christ*», ajoute-t-elle.

— «*Prospero's Books* est bien long à regarder», soupire un autre.

— ...

— «Callas est merveilleuse dans *Atlantis*. Je vais acheter le disque...»

Mais si on les écoutait, ces films, si on les *audio-visionnait* à fond, quel revirement! Les deux premiers paraîtraient plus géniaux encore, le troisième enthousiasmant parce que c'est un opéra audiovisuel, plus court que la moyenne des ouvrages lyriques; *Atlantis*, en dépit de Callas, reste un caca royal. Dans ce dernier cas, oui, le disque est préférable au film.

■ ■ ■

Ce dossier n'a pas la prétention de révolutionner nos rapports aux films, mais plutôt d'ouvrir une brèche en proposant notamment une relecture auditive des œuvres de trois cinéastes réputés visuels: Greenaway, Scorsese et Carax. Et puisque la musique au cinéma est aussi une terre d'expérimentation fertile, il nous est apparu essentiel de revenir sur l'œuvre de Mauricio Kagel, cet artiste multidisciplinaire que Montréal a accueilli l'automne dernier. Mais, pour amorcer ce dossier, il s'imposait de laisser la parole aux musiciens. C'est ainsi que nous avons rencontré Richard Grégoire et Robert M. Lepage, qui nous ont abondamment parlé de leur pratique, et que nous avons ouvert nos pages à Ginette Bellavance qui, sur un ton très personnel, a livré quantité d'impressions sur la place de la musique dans le cinéma au Québec.

RÉAL LA ROCHELLE ET MARCEL JEAN